

# CIORAN, L'HOMME CONTRAIRE

INGRID ASTIER

« Il n'y a pas de synthèse : il n'y a que le discontinu. »

Jules RENARD, *Journal*

**Abstract.** Whether he approves or contradicts, Cioran is a thinker who never ceases to direct our look to the imperceptible. With a horror of systems as well as definitive truths, he tried to preserve the suppleness of thought. His writing feeds on opposing currents. Against the preconceived opinions, marked paths and dogmas, his writing corrects, rectifies, straightens, errs, is wary of the obviousness of affirmation in order to probe the abyss of negation. Through his writing, Cioran becomes a resistant man. A man beyond appearances, who knows that thinking is more honest than the idea, and that suppleness is the sister of wisdom.

**Keywords:** sensation, aphorism, fragment, negation, skepticism.

On connaît la formule de Buffon et sa fortune : « Le style est l'homme même ». Chez Cioran, le style est plus qu'une vêtue de la pensée. Il est une façon de pousser, au sens d'un puissant système racinaire. Derrière la haie des mots, de nombreuses branches mortes, taillées, pour que demeure l'essentiel. Parmi ces branches mortes, le passé. En cette écriture, tout est ramification profonde. Forme et fond se fondent pour refléter l'être, fidèles à cette conviction de Victor Hugo dans ses *Proses philosophiques* : « L'idée, c'est le style ; le style, c'est l'idée. Essayez d'arracher le mot, c'est la pensée que vous emportez<sup>1</sup>. » Nul hasard si les écrits de Cioran préfèrent l'étoilement à la linéarité. Ils n'ont de cesse de signifier combien l'homme se méfiait des systèmes et de leur anoxie programmée.

La pensée, proche de la sensation plus que de la raison, est vagabonde. Elle doit le rester, pour mieux épouser l'être et sa versatilité. Elle fuit l'embrigadement des discours du pouvoir pour respirer en liberté. La rigueur formelle ? Elle la trahirait.

Ingrid Astier ✉

ENS, Paris, agrégée de lettres, écrivain

e-mail: [ingridastier@gmail.com](mailto:ingridastier@gmail.com)

<sup>1</sup> Victor Hugo *Proses philosophiques des années 60–65* dans *Critique*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 584.

Car le système est le régime autoritaire des vérités définitives. Une posture et une imposture. L'écriture de Cioran s'en affranchit et se délie. Elle s'isole en atolls (les aphorismes). Elle fragmente et corrige, laboure sans relâche les certitudes. Cioran le sait : les lignes tracées du dogme sont faites pour s'embourber. Le fragment est alors tout autant scepticisme à l'œuvre qu'une forme de désillusion et de purgation.

Corriger, rectifier, contredire, redresser et errer, se méfier de l'évidence de l'affirmation pour forer l'abysse de la négation. Voilà l'horizon de chaque trait. Par là-même, Cioran est un repentant – et un résistant.

De la biffure à la contradiction, Cioran est un penseur qui cultive l'insaisissable. Car le doute est son terreau et l'enfermement, son spectre. L'homme brouille les pistes, émiette le portrait. Rien ne vaut la sincérité d'un chemin de traverse. Ni le plaisir de se promener dans les méandres d'une personnalité. Nulle surprise s'il se rebelle contre la compréhension d'un auteur, cette clôture redoutable d'une œuvre. Ainsi, dans les *Cahiers*, lit-on : « *La mélancolie d'être compris*, – il n'y en a pas de plus grande pour un écrivain<sup>2</sup>. » Ce qui va de pair avec le désir de penser à rebours, quitte à se désolidariser de son époque : « C'est un privilège que de vivre en conflit avec son temps. À chaque moment on est conscient qu'on ne pense pas comme les autres<sup>3</sup>. » Cassant les préjugés, se dissociant des pensées à la mode ou de tout propos définitif, Cioran s'affirme à contre-courant. Il voit là « un état de dissemblance aigu » qui procède d'un « statut philosophique ». Cette dissemblance prendra toutes les formes stylistiques du court-circuit : l'écriture fragmentaire, bien sûr, à l'échelle de l'œuvre, mais encore, à l'échelle du texte, la négation, le paradoxe, l'ironie ou l'italique.

Cette pensée errante reflète l'exil chez ce Roumain qui adopta la langue française. Conversion que Simone Boué qualifie, après la parution du *Précis de décomposition* (1949), de « voie de non-retour<sup>4</sup> ». Dans *De l'inconvénient d'être né*, ne lit-on pas : « Toute ma vie, j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été éloigné de mon véritable lieu. Si l'expression "exil métaphysique" n'avait aucun sens, mon existence à elle lui en prêterait une<sup>5</sup> ? La fragmentation du dire se fait reflet du morcellement identitaire : « À se nier et se renier sans arrêt, notre esprit a perdu son centre, pour se disperser en attitudes<sup>6</sup> », note Cioran dans *La Tentation d'exister*. Dès lors, impossible d'être *un*. Écrire par fragments, n'est-ce pas répéter, inlassablement, la perte du centre ? N'est-ce pas rester « en marge » du monde et de soi ?

On pourrait se demander quel trou noir absorbe la lumière de cette œuvre. La réponse se cache dans l'aveu de *Mon pays*, texte expiatoire : « Ainsi il en fut de moi : je devins le centre de ma haine. J'avais haï mon pays, tous les hommes et

<sup>2</sup> E.M. Cioran, *Cahiers*, Paris, Gallimard, 1997, p. 211.

<sup>3</sup> E.M. Cioran, *De l'inconvénient d'être né* dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 1370.

<sup>4</sup> Note de Simone Boué à « Mon Pays » dans *L'Herne Cioran*, Paris, Éditions de L'Herne, 2009, p. 67.

<sup>5</sup> E.M. Cioran, *De l'inconvénient d'être né* dans *Œuvres*, p. 1320.

<sup>6</sup> E.M. Cioran, *La Tentation d'exister* dans *Œuvres*, p. 889.

l'univers ; il me restait de m'en prendre à moi : ce que je fis par le détour du désespoir<sup>7</sup>. »

Le désespoir, voilà le trou noir. Le discontinu signe l'impossible harmonie, le fossé qui sépare l'homme de la jouissance de l'instant, quête faustienne vouée au mirage. Les *Cahiers* de Cioran prennent acte de cette double fracture inhérente à l'être – à soi et au monde : « La conscience a brisé à jamais l'unité, donc, plus de simplicité, donc plus d'innocence<sup>8</sup>. » Ce court-circuit de la pensée et de la langue, il faudrait le relier à son terreau. L'Histoire capitale, mais encore celle qui s'honore d'une minuscule et emplit l'itinéraire d'une vie. La « décomposition » du dire se nourrit autant des désastres de l'histoire que de la peur des « maîtres à penser » (« Méfiez-vous de quiconque se veut un maître à penser<sup>9</sup> ») puisqu'elle est, par la versatilité des « vérités de tempérament », leçon de relativisme. Ces « vérités de tempérament » sont de véritables barrages contre le fanatisme. Peter Sloterdijk a fait remarquer, à juste titre, combien, par exemple, les discours de « primitivisation rusée de la conscience » d'Hitler bannissaient l'expérience qui « stimule les différenciations, la réflexion, le doute et la prise de conscience des ambiguïtés<sup>10</sup>. » Revenir à l'expérience individuelle, préférer la nuance à la généralisation, c'est combattre les discours d'autorité.

Sur le plan stylistique, tout fait signe. À l'instar des guillemets qui sont mises à distance, traces indélébiles de l'ère du soupçon : « Les “ vérités”, nous ne voulons plus en supporter le poids, ni en être dupes ou complices<sup>11</sup> », écrit Cioran dans *Syllogismes de l'amertume*. Ayant en horreur les systèmes comme les vérités définitives, leur préférant le « moi » qui marque de sa subjectivité les « vérités de tempérament<sup>12</sup> », il travaille à préserver la souplesse de la pensée. Cette disposition le rapproche de Friedrich Nietzsche qui, dans un fragment de l'automne 1887, déclarait : « Moi, je ne suis pas assez borné pour un système – pas même pour *mon* système. Il me semble important qu'on se débarrasse du Tout, de l'Unité..., il faut émettre, perdre le respect du Tout<sup>13</sup>. » Chez Nietzsche, ce refus du système s'accompagne d'un désir de probité. Cioran insiste, lui, sur l'enjeu de pouvoir qui se cache derrière tout système : « Tout système se construit aux dépens d'un autre, en un certain sens de tous les autres. Il est incroyable à quel point l'agressivité fait partie de la nature intime d'un philosophe. Bergson lui-même a avoué que toute son œuvre est une œuvre de protestation. On pense toujours contre quelqu'un ou quelque chose<sup>14</sup>. » L'objectivité, même philosophique, est un leurre. Derrière elle,

<sup>7</sup> « Mon Pays », *op. cit.*, p. 67.

<sup>8</sup> *Cahiers*, *op. cit.*, p. 568.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 568.

<sup>10</sup> Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand, Christian Bourgois, 1987, p. 596.

<sup>11</sup> E.M. Cioran, *Syllogismes de l'amertume* dans *Œuvres*, p. 745.

<sup>12</sup> E.M. Cioran, *Précis de décomposition* dans *Œuvres*, p. 732.

<sup>13</sup> Friedrich Nietzsche, *La Volonté de puissance*, t. II, livre III, § 489.

<sup>14</sup> *Cahiers*, *op. cit.*, p. 114.

le désir de contrer mais également la lutte interne, plus souterraine, entre soi et soi. Si le désir de casser le fil de sa pensée est si fort chez Cioran, difficile de ne pas y lire l'aveu d'un repentir.

Cioran revient sur ses mots par la biffure, sur sa pensée par le soc de l'aphorisme qui remue inlassablement la terre du dire. De la même façon qu'il est revenu sur son passé. Qu'il a enterré celui qu'il fut à jamais. Jusqu'à le déposséder de son idiome, la conversion à la langue française valant peau neuve. Elle fut une mue au sens fort. Une façon de dire adieu aux systèmes et aux certitudes – au flot du lyrisme, également. De ne plus jamais se laisser leurrer par des discours dominants et conquérants, en embrassant le doute qui est humain, trop humain – comme on entre en religion. « Ne regarde ni en avant ni en arrière, regarde en toi-même, sans peur ni regret. Nul ne descend en soi tant qu'il demeure esclave du passé ou de l'avenir », lit-on dans *De l'inconvénient d'être né*<sup>15</sup>. Cette maxime prend la tournure d'un conseil. On peut l'entendre également comme un soliloque. L'écriture fragmentaire, brisant la continuité, installe un rapport au temps suspendu. Sans passé ni avenir, elle cristallise l'instant.

Chez Cioran, vacillation vaut mieux que conviction. En cela, il illustre le cynisme cher au philosophe Peter Sloterdijk qui définit le cynisme moderne comme « la conscience qui succède aux idéologies naïves et à leur *Aufklärung*<sup>16</sup>. » Les cyniques grecs prônaient déjà une vie à contre-courant. Une façon de s'extraire du flot. Diogène, dans une lettre à Hikétas, évoque cette rupture de chaînes (en une syllepse de sens), rappelant qu'« il est affranchi de l'opinion, à laquelle tout le monde est asservi, aussi bien les Grecs que les barbares<sup>17</sup>. » Diogène fait partie des figures projetées dans lesquelles Cioran aime s'identifier. Ne s'intronise-t-il pas philosophe-hurlleur ? Ou chien céleste ? Dans les *Carnets*, il se définit, autre figure dissociative, tel un « élégiaque de la fin du monde<sup>18</sup> ». Cette pratique du désespoir fut souvent taxée de nihilisme. À tort, elle fut perçue comme une vision négative de l'existence. Ce serait se tromper sur la portée du nihilisme. Cioran est pétri de lectures nietzschéennes.

Revenons à la définition du nihilisme par Nietzsche lui-même : « Qu'est-ce qu'une croyance ? Comment se produit-elle ? Toute croyance est un *tenir-pour-vrai*. La forme extrême du nihilisme serait : que toute croyance, tout tenir-pour-vrai soit nécessairement faux : parce qu'il n'y a aucun *monde vrai*. Donc : une *perspective de l'apparence* dont l'origine est en nous (en tant qu'il nous faut en permanence un monde rétréci, raccourci, simplifié). » Et de définir, plus loin, le nihilisme comme « contestation du monde véridique<sup>19</sup> ». Le nihilisme n'est donc pas un rejet du

<sup>15</sup> *De l'inconvénient d'être né* dans *Œuvres*, p. 1323.

<sup>16</sup> Peter Sloterdijk, *op. cit.*, p. 25.

<sup>17</sup> *Les Cyniques grecs, Lettres de Diogène et Cratès*, traduit du grec ancien par Georges Rombi et Didier Deleule, Paris, Actes Sud, 1998, p. 39.

<sup>18</sup> *Cahiers*, *op. cit.*, p. 669.

<sup>19</sup> Friedrich Nietzsche, *Le Nihilisme européen*, traduit par Angèle Kremer-Marietti, Paris, Éditions Kimé, 1997, p. 39.

monde, tout comme le « pessimisme moderne est l'expression de l'inutilité du monde *moderne* – non pas du monde et de l'existence<sup>20</sup>. » S'attaquer aux croyances, c'est faire table rase de la naïveté, non saborder la vie. S'inscrire à rebours des certitudes, c'est gommer toute servitude pour retrouver une liberté de penser. Le sous-titre de *Humain, trop humain* de Nietzsche n'était-il pas *Un livre pour esprits libres (Ein Buch für freie Geister)* ?

Le doute cioranien est indissociable de l'écriture fragmentaire. Chaos granitique, la pensée chez Cioran isole des blocs qui gardent leur densité. « Ces instants où je doute de tout, où rien ne tient le coup, où la matière s'effrite, où même le granit me paraît trop friable<sup>21</sup>... », confie-t-il à ses *Cahiers*. Lorsqu'on est pétri de doutes, n'y a-t-il de fidélité à soi que dans la fragmentation du dire ? À cet égard, une remarque plus générale de Gilles Deleuze sème de la réticence : « J'admire Maurice Blanchot : son œuvre, ce ne sont pas des petits morceaux ou aphorismes, c'est un système ouvert, qui construisait d'avance un "espace littéraire" opposable à ce qui nous arrive aujourd'hui. » C'est ici que la distinction entre le disparate et le discontinu est essentielle. Si le ciel s'offre en constellations, il n'en demeure pas moins une entité, ouverte sur l'infini. Le style reste le socle que rien ne peut miner. Sans doute parce qu'il est l'esprit fait musique. Nul hasard si Cioran sauve d'ailleurs du naufrage la musique. Elle est ce « système ouvert », le joker de son pessimisme. Une façon de rejoindre l'harmonie, d'habiter le temps. Comme l'écriture fragmentaire, elle est une forme expansive, non autoritaire que Vladimir Jankélévitch décrit, lui, comme *amphibolie*, par sa capacité « à tenir plusieurs discours à la fois ».

Ni dissolvante ni dépressive, l'œuvre de Cioran est celle d'un homme par-delà les apparences, qui sait que la pensée est plus honnête que l'idée, et la souplesse, sœur de la sagesse. Celle d'un homme revenu de tout mais persuadé « qu'on fait une œuvre avec de la passion, non avec de la neurasthénie ni même avec du sarcasme<sup>22</sup> ». En un mot, avec du désir.

<sup>20</sup> Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 49.

<sup>21</sup> *Cahiers*, p. 208.

<sup>22</sup> *Cahiers*, p. 550.